

Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVI^e siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

textes, traductions et imitations de *Solo et pensoso...* (*Canz.*, 35)

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

version 5 révisée et augmentée le 11/11/23.

XIV^e siècle
[1545, 1470]

PÉTRARQUE

1) *Solo, et pensoso...*
1548 [1555]

PHILIEUL

2) *Seul et pensif...*
1555

BAÏF

3) *Solitaire et pensif...*
1595

DU TRONCHET

4) *Tout seul et en rêvant...*
1842

GRAMONT

5) *Seul et pensif...*

XIV^e siècle [1545, 1470]

PÉTRARQUE (Francesco PETRARCA), *Il Petrarca*, Lyon, Jean de Tournes, 1545, « in vita di Madonna Laura », sonnet XXVIII, p. 40 [*Canz.*, 35].

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10568287/f48>

1545

*Solo, e pensoso i piu deserti campi
Vò misurando a passi tardi, e lenti,
E gliocchi porto per fuggire intenti,
Oue vestigio human la rena stampi.
Altro schermo non trouo, che mi scampi
Dal manifesto accorger de le genti:
Perche ne gliatti d'allegrezza spenti
Di fuor si legge, com'io dentro auampi:
Si, ch'io mi credo homai, che monti, e piagge
E fiumi, e selue sappian, di che tempore
Sia la mia vita ch'e celata altrui.
Ma pur si aspre vie, ne si seluagge
Cercar non sò, ch'Amor non venga sempre
Ragionando con meco, & io con lui.*

PÉTRARQUE (Francesco PETRARCA), *Rime di Francesco Petrarca*, Venise, 1470, f^o 15r^ov^o[*Canz.*, 35].

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70418k/f43>

1470

Solo & pensoso impiu diserti campi
uo mesurando a passi tardi & lenti
& gliocchi porto per fuggire intenti
oue uestigio human la rena stampi
altro schermo non trouo, che mi scampi
dal manifesto accorger delle genti
per che negliacti da legrezza spenti
di fuor si legge comio dentro auampi
S ichio miccredo omai che monti & piagge
& fiumi & selue sappian di che tempore
sia la mia uita che celata altrui
ma pur si aspre uie ne si seluagge
cercar non so chamor non uenga sempre
ragionando con meco & io conlui

1548 [1555]

PHILIEUL, Vasquin, *Toutes les Œuvres vulgaires de François Pétrarque*, Avignon, Barthé-
lémy Bonhomme, 1555 (Paris, 1578), Laure d'Avignon, I, sonnet xxvi, p. 27.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71628p/f28>

Texte modernisé

Seul et pensif ces champs et vert coteau
Vais mesurant pas à pas lentement,
Et des humains je fuis l'assemblément :
Mais tel fuir pourtant rien ne me vaut.
Au fort ainsi gouverner il me faut,
Pour ne montrer aux gens mon gref tourment.
Vu qu'à me voir on lit dehors comment
Toujours j'endure au dedans un feu chaud.
Je crois qu'ici meshui il n'y a plaine,
Ni mont, ni bois, qui ne sachent l'usage
Que tient ma vie à autrui incertaine.
Mais je ne sais chercher lieu tant sauvage,
Qu'amour toujours ne m'y suive en volant,
Et l'un à l'autre ensemble allons parlant.

Texte original

*Seul & pensif ces champs & uert coustault
Vais mesurant pas à pas lentement,
Et des humains ie fuys l'assemblément:
Mais tel fuyr pourtant rien ne me uault.
Au fort ainsi gouuerner il me fault,
Pour ne monstrer aux gens mon gref torment.
Veu qu'à me ueoir on lit dehors comment
Tousiours i'endure au dedans un feu chauld.
Ie croy qu'icy meshuy il n'y ha plaine,
Ne mont, ne bois, qui ne scachent l'usage
Que tient ma uie à autrui incertaine.
Mais ie ne scay cercher lieu tant sauuage,
Qu'amour tousiours ne m'y suiue en uolant,
Et l'un à l'aultre ensemble allons parlant.*

BAÏF, Jean Antoine de, *Quatre livres de l'Amour de Francine*, Paris, André Wechel, 1555, Second livre, f° 63r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k700906/f126>>

Texte modernisé

Solitaire et pensif par les lieux plus sauvages,
 Où des hommes le train moins se montre à mes yeux,
 Seul je vas dégorgeant mon travail ennuyeux,
 Or dans les bois ombreux, or du long des rivages.
 Là, seul je ramentois celle, qui en sa garde
 A mon cœur mon fuitif, et rendre ne le veut,
 Et, quand elle voudrait, qui rendre ne le peut,
 Tant humaine la sent mon traître qu'elle garde.
 Là, tout parle d'amour, et n'y a, ni ruisseau,
 Ni bête, ni rocher, ni pré, ni arbrisseau,
 Qui ne sente avec moi d'amour quelque étincelle.
 Et je ne puis aller en déserts si lointains,
 (Soit par les lieux plus bas, soit par les plus hautains)
 Qu'à cet aveugle dieu tant soit peu je m'y cèle.

Texte original

*Solitaire & pensif par les lieux plus sauuages,
 Où des homes le train moins se montre à mes yeux,
 Seul ie ua degorgeant mon trauail ennuieux,
 Or dans les bois ombreux, or du long des riuages.
 Là, seul ie ramentoi celle, qui en sa garde
 A mon cueur mon fuitif, & rendre ne le ueut,
 Et, quand elle uoudroit, qui rendre ne le peut,
 Tant humaine la sent mon traitre qu'elle garde.
 Là, tout parle d'amour, & n'y a, ni ruisseau,
 Ni beste, ni rocher, ni pré, ni arbrisseau,
 Qui ne sente avec moi d'amour quelque etincele.
 Et ie ne puis aller en desers si lointains,
 (Soit par les lieux plus bas, soit par les plus hautains)
 Qu'à cet aueugle dieu tant soit peu ie m'y cele.*

DU TRONCHET, Étienne, *Lettres amoureuses avec septante sonnets du divin Pétrarque*,
Lyon, P. Frellon et A. Cloquemin, 1595, sonnet 27, p. 250.
<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79141f/f255>>

Texte modernisé

TOut seul, et en rêvant au champ plus solitaire
Je mesure mes pas posés appesantifs,
Et fais que mes deux yeux de fuir attentifs
Font que vestige humain ne leur y soit contraire.

Trouver ne m'est possible autre meilleur repaire,
Pour fuir le soupçon du peuple conceptif,
Car en mes actions par plaisir sensitif
Ce que j'ai dans le cœur ma face ne peut taire.

Tellement que je crois qu'il n'est ni mont, ni plaine,
Ni fleuve ni forêt à qui ne soit certaine,
La trempe de ma vie recelée à autrui.

Mais chercher je ne puis ma vie si lointaine
Qu'amour ne m'y attrape et partout il me traîne,
Parlant toujours à moi, et moi toujours à lui.

Texte original

T*Out seul, & en resuant au champ plus solitaire
Je mesure mes pas posez appesantifs,
Et fais que mes deux yeux de fuir attentifs
Font que vestige humain ne leur y soit contraire.*

*Trouuer ne m'est possible autre meilleur repaire,
Pour fuir le soupçon du peuple conceptif,
Car en mes actions par plaisir sensitif
Ce que i'ay dans le cœur ma face ne peut taire.*

*Tellement que ie croy qu'il n'est ny mont, ny plaine,
Ny fleuue ny forest à qui ne soit certaine,
La trempe de ma vie recellee à autrui.*

*Mais chercher ie ne puis ma vie si lointaine
Qu'amour ne m'y attrape & par tout il me traîne,
Parlant tousiours à moy, & moy tousiours à luy.*

GRAMONT, Ferdinand de, *Poésies de Pétrarque*, Paris, Paul Masgana, 1842, *Sonnets et Canzones composés du vivant de Laure*, sonnet XXVIII, p. 28 [*Canz.*, 35]
<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5849442j/f51>>

IL CHERCHE LA SOLITUDE ; MAIS L'AMOUR L'Y
POURSUIT.

Seul et pensif je vais mesurant les plus désertes plaines
d'un pas lent et négligent, et afin de m'enfuir, je recherche
d'un regard attentif les vestiges humains imprimés sur le
sable.

Je ne trouve pas d'autre défense pour me dérober à
l'attention manifeste des hommes ; car, toute trace de
gaieté étant effacée de moi, on lit du dehors la passion qui
me consume au dedans.

Aussi je crois bien désormais que les monts et les
plaines, et les fleuves et les forêts sauront de quelle trempe
est ma vie qui est cachée à autrui.

Mais je ne sais point chercher de routes si âpres ni si
sauvages qu'Amour n'y vienne toujours raisonner avec
moi, comme moi avec lui.